



POUR LE XV. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Mort.

*Ecce mortuus efferebatur. On portoit un mort
à la sépulture. S. Luc, c. 7.*

LA plus pathétique, la plus touchante comme la plus solide de toutes les exhortations est sans contredit, mes chers Paroissiens, la vue d'un cadavre que l'on emporte & que l'on va cacher dans la terre. Nous y trouvons tout-à-la-fois l'image de ce que nous ferons nous-mêmes un jour, & bien-tôt; l'image de l'état affreux dans lequel est réduite une ame que le péché a fait mourir en la privant de la grace sanctifiante; l'image enfin d'un parfait chrétien, c'est-à-dire de celui qui est véritablement mort au monde & à lui-même.

Il y a donc trois sortes de mort, mes Freres : l'une qui sépare l'ame d'avec le corps; l'autre qui sépare l'ame d'avec Dieu; puis une troisième qui détache & sépare le cœur de l'homme d'avec tout ce qui n'est pas Dieu. La première mort est la chose du monde la plus naturelle, la plus inévitable,

Hijj

la plus juste , & elle n'est réellement à craindre qu'à cause de la seconde mort : celle-ci est le plus grand de tous les malheurs , le seul même qui soit à craindre : la troisième est le moyen le plus infallible que nous puissions avoir pour éviter la seconde , & pour ne pas craindre la première. Heureux ! qui ne perd jamais de vue ces trois morts , qui les médite sans cesse , & qui règle sa vie en conséquence.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

C R A I N D R E la mort à cause du jugement dont elle est suivie , rien de plus raisonnable que cette crainte : elle a pour objet une autre mort après laquelle il n'y a plus d'espérance ; & parmi ceux qui croient l'existence d'un Dieu , il n'est sans doute personne qui ne craigne de mourir ainsi éternellement. Mais craindre la mort en elle-même & indépendamment de ses suites : craindre de rendre à la terre ce corps qu'elle nous a prêté pour un peu de tems : n'envifager qu'avec horreur le moment où cette maison de boue sera démolie ; ne vouloir pas même y penser , quel aveuglement ! s'il étoit possible d'échapper à la mort , quiconque voudroit ne pas mourir , devoit naturellement être dans des alarmes continuelles , & prendre toutes sortes de précautions pour ne pas tomber entre les mains de ce redoutable ennemi. Mais pourquoi

craindre un malheur que l'on ne sçauroit éviter & que l'on attend ? N'est-il pas plus naturel de s'y résoudre , de le regarder venir , de ramasser tout ce que l'on a de forces pour le soutenir avec fermeté.

Non. seulement nous sommes nés pour mourir , nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre ; le moment de notre naissance est comme le premier pas que nous faisons vers le tombeau. L'homme sortant du sein de sa mere est un voyageur qui sort des abîmes du néant , & qui court à grand pas vers les abîmes de l'éternité. C'est un criminel jugé à mort , que l'on tire de la prison , pour le mener au supplice : & sa vie , tant longue soit elle , n'est après tout qu'un très petit espace de chemin qu'il doit parcourir depuis cette prison jusqu'au lieu où il va subir l'exécution de la sentence qui le condamne.

Qu'est-ce que vivre ? Hélas ! c'est combattre avec la mort , pour la reculer seulement , & non pour la vaincre. Nous la repoussons jusqu'à une certaine distance ; mais nous ne pouvons l'éloigner que pour peu de tems , elle revient sur nous , elle nous renverse enfin , & nous sommes tôt ou tard sa victime. Les efforts que nous faisons pour retenir ce misérable souffle de vie n'empêchent ni notre teint de se flétrir , ni notre peau de se rider , ni notre santé de s'altérer , ni nos forces de s'affoiblir , ni la

mort de venir à nous, d'étendre ses ailes & de nous envelopper dans ses ombres.

Il y a plus, mon cher Paroissien : les efforts que vous faites pour la fuir vous poussent nécessairement vers elle. Ces yeux pleins de feu & de vivacité sont comme des flambeaux qui se consomment en brûlant, qui ne brûlent que pour s'éteindre, & qui s'éteindront nécessairement parce qu'ils brûlent. Cet estomac, cette poitrine de fer, tous ces membres pleins de vigueur, sont une machine qui s'use, & qui ne s'use que parce que vous vivez. La source du sang qui coule dans vos veines n'est pas inépuisable ; elle diminue à mesure que vous vieillissez ; elle tarit enfin & il faut périr.

On assemble les Médecins, on multiplie les remèdes pour sauver un malade qui est en danger. Cela est juste. Mais au fond de quoi s'agit-il ? Que cherche-t-on ? Et quel peut être le fruit de toutes les peines qu'on se donne ? quelques années de plus, & voilà tout. C'est un voyageur que sa famille ou ses amis s'efforcent de retenir encore quelques jours : ils le retiennent ; mais s'il ne part point aujourd'hui, il partira demain, dans une semaine, dans deux, dans trois, toujours faut-il bien qu'il s'en aille ; il faut nécessairement se quitter. Que ce soit un peu plutôt, ou un-peu plus tard ; il faudra toujours se quitter.

On s'afflige , on se désespère quelque-fois , quand on voit mourir des personnes que l'on aime. Cette affliction est naturelle, j'en conviens ; mais est-elle bien raisonnable ? Ne devoit-on pas s'y attendre, s'y préparer , & par conséquent être consolé long-tems d'avance ? Rien de moins surprenant que de voir un homme mourir. C'est une feuille qui tombe ; c'est un arbre abattu par le vent ; c'est un petit brouillard qui s'est élevé le matin & qui s'évanouit à midi ; c'est une goutte d'eau qui rentre dans la mer d'où elle est partie ; c'est un bâtiment qui s'écroule ; c'est une figure que l'on avoit tracée sur le sable , & qui disparoît. Disons mieux , & tout en un mot : c'est un ~~homme~~ homme qui se meut & passe dans un autre monde.

Que fait un mourant à l'agonie ? ce qu'il a commencé de faire dès en naissant ; il lutte contre la mort. Jusques-là il s'étoit défendu , il avoit fui devant cette adverse implacable ; mais ses forces sont épuisées enfin ; celles de la mort sont toujours les mêmes : elle le tient à la gorge , elle l'étouffe ; il se débat , il s'agite , il crie ; mais en vain ; il faut céder , il faut mourir.

N'est-il pas étonnant que la mort effraie ceux-là même qui se voient au bout d'une longue-course ? Car il n'est d'objet si affreux auquel on ne s'accoutume , avec le-

H y

quel on ne s'apprivoise quand on l'a sans cesse devant les yeux. Mais la mort n'est-elle pas malgré nous continuellement présente à nos yeux, à nos oreilles, à notre esprit, à notre imagination? Il n'est gueres de jour que nous n'en parlions, ou que nous n'en entendions parler; nous trouvons par-tout des tombeaux & des cimetières. Les maisons que vous habitez, les lits où vous couchez, les biens dont vous jouissez, ne vous rappellent-ils pas la mémoire de ceux qui ont habité là devant vous, qui ont couché là devant vous, qui ont possédé ces biens avant vous? Et votre imagination ne se transporte-t-elle pas dans leurs tombeaux où il vous semble voir ce tas d'ossements, de pourriture, de poussière à quoi ils sont maintenant réduits?

Je dis plus : vous représentez, vous répétez, pour ainsi dire, tous les jours le rôle que vous devez jouer en mourant, comme un Acteur qui se prépare à jouer un certain rôle sur le théâtre. Vous faites chaque nuit dans votre lit & dans les bras du sommeil, la figure que vous ferez un jour en rendant l'âme, & en tombant dans les bras de la mort. Vous fermez les yeux, vous perdez connoissance, vous n'avez plus l'usage de vos sens, & votre esprit se trouve tout-à-coup comme transporté au loin dans un nouveau pays, dans un nouveau monde, & quelquefois avec des

personnes que vous n'avez jamais connues.

Ne semble-t-il pas, mes Freres, que la Providence pouvant organiser notre corps de maniere que nous eussions pû vivre sans dormir, nous ait cependant rendu le sommeil absolument nécessaire, afin que l'homme étant forcé d'exprimer tous les jours dans sa personne l'image de la mort, ne pût jamais la perdre de vue. Ne semble-t-il pas que cette même Providence pouvant faire en sorte que nous eussions vécu sans manger, nous ait assujettis à cet esclavage, pour nous mettre dans une espèce de nécessité pour penser continuellement à la mort, puisque nous ne mangeons que pour l'éloigner & nous en défendre. Notre corps est comme une lampe dans laquelle il faut verser de l'huile à chaque instant, de peur qu'elle ne s'éteigne; comme une pendule qu'il faut remonter tous les jours, sans quoi elle s'arrête. Peut-on ne point penser à la mort en remontant cette pendule, en versant de l'huile dans cette lampe? je veux dire en donnant à ce corps les alimens sans lesquels il tomberoit en défaillance?

D'après ces réflexions & une infinité d'autres semblables, n'est-il pas bien singulier que certaines personnes portent la foiblesse, la petitesse d'esprit jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on parle de la mort devant elles? Qu'on ne vous parle pas de

Hvj

la mort ! Et pourquoi ? Est-ce que la mort est un mystère auquel vous n'entendez rien & où vous n'avez que faire de rien entendre ? Est-ce que la mort est une fable dont on amuse les petits enfans ? Est-ce que la mort est une chimère dont on vous berce ? Qu'on ne vous parle pas de la mort ! Eh ! de quoi faut-il donc vous parler ? de la vie ? Mais ne voyez-vous pas que vous vivez pour mourir , & qu'en vivant vous courez à la mort de toutes vos forces ?

Qu'on ne vous parle pas de la mort ! Et pourquoi ? de deux choses l'une : ou vous menez une vie chrétienne , ou non : si vous menez une vie chrétienne , vous devez être enchanté qu'on vous entretienne souvent de la mort par laquelle vous recevrez la récompense de vos bonnes œuvres. Un voyageur trouve-t-il mauvais qu'on lui parle de son arrivée dans un pays où il va posséder des biens immenses , & où il trouvera de quoi contenter pleinement tous ses desirs ? En avançant vers la mort , vous avancez vers votre bonheur ; & la pensée de ce bonheur n'a certainement rien qui puisse vous affliger ou vous déplaire.

Que si vous menez une mauvaise vie ; mon cher Paroissien , il est plus nécessaire encore de vous rappeler souvent votre fin dernière. Qu'on parle de la mort à l'homme

sage, ou qu'on ne lui en parle pas, la chose est à peu près égale, parce qu'il y pense toujours : mais quand nous voyons des hommes & des chrétiens vivre comme s'ils ne devoient point mourir ; le plus grand service que nous puissions leur rendre est de leur parler sans cesse de la mort qui les menace, qui les poursuit, qui va les atteindre :

Lorsqu'on vous dira, Madame, & qu'on vous répétera cent fois que vous êtes belle, que vous êtes remplie de grace, que vous paroissez jouir de la plus brillante santé, que tout vous promet une longue vie : lorsqu'à quarante ans passés, on vous dira que vous êtes jeune ; lorsqu'à soixante vous vous croirez insultée, si quelqu'un vous dit que vous commencez à vieillir, s'il a même assez peu d'éducation pour vous parler de votre âge : ces flatteries, ces vains ménagemens, à quoi peuvent-ils aboutir, qu'à vous perdre ? Avec un peu de raison, un peu de bon sens, avec tant soi peu de vertu & de religion, vous chargeriez quelqu'un de vos domestiques de vous présenter soir & matin l'image de la mort, & de vous dire : Madame, souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous avez un jour de moins à vivre, que le dernier arrivera bien-tôt, & que vous mourrez.

Est-ce que la mort s'éloigne quand on l'oublie ? ou bien vient-elle plus vite quand

on y pense & que l'on en parle ? cela n'est point agréable ; soit : mais ne faut-il jamais s'entretenir que de choses agréables , & se faire continuellement illusion sur celle de toutes les vérités qu'il nous importe le plus d'approfondir , & qui devrait nous être toujours présente ? Il est assez tems de penser à la mort quand elle arrive : cela n'est pas vrai : vous en serez frappé comme de la foudre ; au lieu qu'en y pensant & la regardant venir , vous l'attendrez de pied ferme ; elle ne vous surprendra point , elle n'aura rien qui vous étonne. Mais s'il faut y penser quand elle arrive , il faut donc y penser toujours , puisqu'elle peut arriver tous les jours , & que vous ignorez parfaitement le moment de son arrivée.

Jusqu'où ne pousse-t-on pas l'aveuglement à cet égard ? j'ai presque dit la folie : & que ne fait-on pas pour ignorer , pour se cacher à soi-même l'image de la mort ? Chez les gens d'une certaine façon , dès qu'un malade est à l'agonie, on l'abandonne , on s'enfuit , on laisse à un Prêtre , ou à une garde le soin de lui fermer les yeux ; on ne veut point être présent à ses funérailles. C'est qu'on a le cœur tendre ; on souffre de le voir souffrir , de le voir mourir , de le voir descendre dans le tombeau : mauvaise raison ; ce n'est pas-là que gît la bonté du cœur ; elle consisteroit plutôt à vous tenir au chevet du mourant que vous aimez ,

pour recevoir son dernier soupir : elle consisteroit à lui rendre les derniers devoirs en l'accompagnant à la sépulture : mais vous enfuir au contraire dans ce moment-là, comme vous fuiriez devant un monstre ; ce n'est plus bonté de cœur, c'est une foiblesse ridicule & impardonnable.

Savez-vous, mes chers Paroissiens, ce qui doit nous effrayer dans un homme mort ? Savez-vous ce qui donnera matière aux réflexions les plus sérieuses & les plus profondes ? c'est la colere, la vengeance, la justice que Dieu fait éclater contre nous, en permettant que toutes les parties de notre corps tombent en pourriture & en cendres, ni plus ni moins que le cadavre des bêtes : ce corps qui fut animé, ô mon Dieu, par le souffle de votre bouche ; ce corps qui fut uni à une ame semblable à vous ; ce corps qui fut sanctifié, consacré, divinisé, pour ainsi dire, par les mysteres les plus saints ; ce corps qui doit ressusciter un jour & reprendre sa forme première, pourquoi le confondez-vous donc ainsi avec les plus vils animaux ? Ah ! je le vois, je le sens ; il faut que l'instrument du péché soit détruit : vous êtes juste, Seigneur, vous êtes juste, & tous vos jugemens sont l'équité même.

Voyez donc & considérez, mon cher Paroissien ; qu'est-ce que votre corps ? une espece de petit univers dont vous êtes le

souverain, & que vous gouvernez à peu près comme bon vous semble. Vos yeux, vos oreilles, votre langue, vos pieds, vos mains sont comme autant de sujets toujours prêts à exécuter vos ordres. Cette puissance n'est-elle pas en quelque sorte l'image de celle que le Créateur exerce lui-même sur toutes les parties de cet univers? elles se meuvent par la seule volonté; mais les membres de votre corps ne se meuvent-ils pas suivant la vôtre? Que de ressorts! que de mouvemens! que d'opérations! quelle combinaison! quel jeu pour faire un pas! les Anatomistes vous diront que c'est une chose prodigieuse; & néanmoins tout cela se fait dans un instant imperceptible, par un seul acte de votre volonté : *Dixit & facta sunt.*

Or, dites-moi, je vous en prie, mes Freres : comment usons-nous de l'autorité que Dieu nous a donnée sur notre corps & par lui sur les créatures qui nous environnent? Il est dans l'ordre, il est de la justice que tous nos sens, ainsi que les créatures dont nous usons par les moyens de ces sens, servent à la gloire du Créateur & à l'exécution de ses volontés toutes saintes; le font-ils? les faisons-nous servir à cet usage? Ah! grand Dieu : ce sont autant d'esclaves révoltés contre votre sainte Loi : ils vous font la guerre, & c'est moi qui suis à leur tête. Je leur dis de venir, & ils viennent pour faire le mal. Je leur dis de se

retirer , & ils se retirent pour ne pas faire le bien. Ils servent d'instrumens à toutes mes passions; ils sont les complices malheureux de tous mes désordres. Ah ! il est juste, il est trop juste , Seigneur , que vous m'arrachiez tous ces instrumens d'iniquités ; il est juste que vous les brisiez , & qu'ils soient réduits en poussière.

Ici , mes Freres , ne vous semble-t-il pas voir dans la fin de chacun de nous , une sorte d'image de ce qui doit arriver à la fin du monde ? Lorsque les siècles , dont la Providence a fixé le nombre pour la durée de l'univers , comme elle a fixé le nombre de nos années ; lorsque les siècles qui doivent composer , pour ainsi dire , la vie de cet univers , seront écoulés , & que le Juge souverain exercera pour le coup , une vengeance générale ; le soleil & la lune seront alors couverts de ténèbres : les astres , ainsi que la terre & les autres planètes perdant leur équilibre , rouleront , se précipiteront les uns sur les autres , tout sera confondu , tout périra , parce que toutes les créatures auront servi à la malice & à la corruption de l'homme pécheur. L'ouvrage de votre toute-puissance , de votre sagesse , de votre bonté , ô mon Dieu ! deviendra l'objet de votre colère , il sera détruit par un effet de votre justice.

En attendant , on peut regarder la mort de chaque homme en particulier , comme la fin d'un petit monde , comme le prélude

& le signal de la destruction générale. L'instant qui précède & annonce notre mort, est un instant de ténèbres & de confusion : la lumière de nos yeux s'éclipse, celle de notre raison s'obscurcit, l'imagination se trouble, tous les ressorts de cette misérable machine se dérangent, les sources de la vie tarissent, & les ombres pâles de la mort se répandent sur notre visage. Les derniers soupirs de l'homme mourant sont comme le bruit d'une maison qui s'écroule ; son ame effrayée s'enfuit & laisse entre les bras de la mort, la proie qu'elle lui a disputée toute sa vie.

Arrêtez-vous ici un moment & considérez, mon cher Paroissien, la fureur que la mort exerce sur cette chair, & comment elle est traitée pour avoir été conçue dans le péché, pour avoir été l'instrument du péché, pour avoir été souillée par le péché : elle la déchire, elle la met en pièces, elle l'écrase comme dans sa main, elle la mêle & la pétrit, pour ainsi dire, avec le limon dont elle avoit été formée. Cette pensée vous fait horreur, vous frémissez, & cette pensée néanmoins est une des plus douces consolations de l'homme juste. Ah ! maudite chair ; tu es maintenant un piège continuellement tendu pour perdre mon ame, l'Ange de Satan qui me donne des soufflets, la cause de toutes mes misères, la source de toutes mes humiliations, le plus dange-

reux, le plus cruel de mes ennemis. Patience, patience; il viendra un tems où tous ces pièges seront rompus & brisés en mille morceaux; il viendra un tems où la mort me vengera, elle vengera le Maître suprême contre lequel tu ne cesses de te révolter. Elle te cachera dans les entrailles de la terre; tu seras réduite en poussière, & de cette poussière s'élèvera une voix qui criera jusqu'à la fin du monde: vous êtes juste, grand Dieu, vous êtes juste.

Insensés que nous sommes! cette chair est à nos yeux comme une espece d'idole autour de laquelle nous cherchons à rassembler tout ce qui lui plaît, tout ce qui la flatte davantage; il semble qu'elle soit immortelle, & nous ne voulons pas voir que nous engraissons, que nous couronnons de fleurs une victime sur laquelle la mort a le bras levé, qui peut à chaque instant tomber sous ses coups, & qui, dès cette nuit même, sera peut-être égorgée.

Moïse voulant faire sentir au peuple de Dieu, combien étoit vaine & méprisable l'idole qu'ils s'étoient eux-mêmes fabriquée, prend le veau d'or, le fond, le réduit en poudre, jette cette poudre dans l'eau, & la fait boire aux Israélites. C'est ainsi, mon cher Paroissien, que la mort vous renversera tout-à-coup, & mettra votre corps en poudre: imaginez-vous le voir dans cet état; regardez cette idole fondue;

considérez attentivement cette poignée de cendre à quoi elle est enfin réduite. Nourrissez votre ame de cette cendre ; avalez , digérez cette poudre ; je veux dire , pensez à votre fin ; réfléchissez , méditez sur votre fin , & ensuite , pensez , réfléchissez , méditez encore.

La vérité que je vous prêche n'est susceptible d'aucune interprétation dont vous puissiez vous prévaloir , & sur quoi vous puissiez vous tranquilliser. Lorsque nous faisons la peinture de vos mœurs , lorsque nous entrons dans le détail de vos devoirs , lorsque nous remettons sous vos yeux vos infidélités & vos désordres ; vous nous accusez presque toujours d'exagération , vous trouvez des réponses à tout , des prétextes , des excuses à tout ; & après avoir sué sang & eau pour vous convaincre , nous n'en sommes gueres plus avancés. Mais quand on vous parle de la mort ; quand on vous dit : Monsieur , quand on vous dit & qu'on vous répète , Madame ; quand on vous dit : hommes vains & ambitieux ; quand on vous dit : usuriers , avarés , vindicatifs , impudiques , libertins , impies : vous mourrez & vous pouvez mourir tout-à-l'heure. Il n'y a point à disputer-là contre ; c'est une vérité sans réplique ; & vous êtes forcé de dire : cela est vrai ; & il est aussi sûr que je mourrai , qu'il est certain que je respire , que je vois , que j'entends , que je pense & que mes yeux roulent dans ma tête.

J'ai beau m'étourdir & me faire illusion , en me promettant à moi-même une longue vie. Pour promettre , il faut être en état de tenir , il faut avoir à sa disposition ce que l'on promet : je ne suis pas assuré d'un seul jour ; je ne puis donc pas me le promettre. Quand bien même je pousserois ma carrière au-delà d'un siècle, toujours faut-il que je meurs ; & après avoir vécu plus d'un siècle, je ne serai pas plus avancé qu'un autre qui meurt à vingt ans. Un siècle à venir paroît quelque chose , un siècle passé n'est rien du tout. Il faut donc me résoudre à la mort dès à présent ; il faut que dès à présent je me familiarise avec cette pensée , je mourrai. A quoi bon éloigner de mon esprit l'idée d'un malheur inévitable ? Pourquoi ne pas envisager de sang-froid un événement qui doit infailliblement arriver, que je vois venir, que j'attends & qui peut arriver à toute heure. S'il est permis à un homme raisonnable de craindre la mort , ce ne peut être qu'à cause d'une autre mort , qui est celle de notre ame. C'est donc celle-là & non la première, qui doit m'effrayer. Ah ! que cette seconde mort est terrible !

SECONDE RÉFLEXION.

LORSQUE nous mourons, mes chers Paroissiens , la terre retournée à la terre d'où elle a été tirée , & l'esprit retourné à Dieu, d'où il est sorti ; cela est dans

l'ordre : l'un & l'autre vont se reposer dans leur centre. Mais lorsque le péché nous sépare d'avec Dieu, qui est l'ame de notre ame ; outre que cette séparation est toute contre nature, si je puis m'exprimer ainsi, les malheureux effets qu'elle produit sont aux yeux de la foi, la chose du monde la plus effrayante. Je ne répéterai point ici ce que je me souviens de vous avoir dit plusieurs fois à ce sujet ; j'y ajouterai seulement deux mots, pour passer ensuite à ma troisième réflexion, qui est toute de pratique.

Voyez donc, mes Freres, voyez ce cadavre que l'on porte à la sépulture. Il conserve la figure humaine & rien de plus. Il a des yeux, mais il ne voit point ; il a des oreilles, mais il n'entend point ; il a une bouche & une langue, mais il ne parle point ; il a des pieds & des mains, mais il ne marche point, il n'agit point, il est sans mouvement & sans vie. Les ténèbres, la corruption, les vers, voilà désormais son partage ; & tel est aussi dans un sens spirituel, mais très-vrai, le partage d'une ame que le péché a fait mourir. L'aveuglement de l'esprit, la corruption du cœur, les remords, les vers rongeurs qui la déchirent. Pécheurs, qui vous abandonnez à votre passion, & dont l'ame est morte devant Dieu, voilà les suites de votre péché ; voilà l'état épouvantable où il vous a réduit.

Vous pouvez conserver encore la forme

de votre religion, les œuvres extérieures du Christianisme, la figure d'un enfant de Dieu; mais au fond, vous ne sauriez rien faire, ni rien dire qui soit digne de la vie éternelle. Cela fait trembler, & ce en quoi vous êtes plus à plaindre, c'est que le péché vous aveugle, vous pervertit, vous corrompt, vous endurecit au point que vous ne voyez ni ne sentez l'état affreux où vous êtes. Que la grace sanctifiante soit l'ame de votre ame; que le péché vous prive de cette grace; que votre ame soit ainsi, & par conséquent, dans une espèce de mort mille fois plus à craindre que cette autre mort dont la seule pensée vous fait frémir; ce sont là autant d'articles de votre foi, autant de vérités qui devraient vous faire trembler de tous vos membres, & néanmoins vous m'écoutez dans ce moment-ci, comme si je vous racontois un songe; il vous semble que vous rêvez, & mes paroles, bien loin de vous toucher, vous ennuient & vous endorment.

Si un Ange paroïssoit tout-à-coup ici à ma place, pōur dire, de la part de Dieu, que vous mourrez cette nuit, ou que vous tomberez roide mort en sortant de l'Église, ou que vous allez tout à l'heure, & avant la fin de cette instruction, rendre votre dernier soupir; quel coup de foudre! Je vous prêche une vérité bien plus effrayante: je vous annonce une mort en comparaison de laquelle l'autre n'est rien; je vous l'annonce

non pas comme un malheur à venir dont vous êtes menacé; mais comme un malheur présent qui vous accable, & vous m'écoutez de sang-froid! ah! je ne suis pas étonné que le pécheur soit appelé dans l'Écriture, un insensé, un fou, un homme dépourvu de sens & d'intelligence. *Stultus non intelliget hac.*

Que vous ne soyez point touché de nos menaces, lorsque nous vous parlons de la mort qui vous poursuit, & qui à chaque instant peut vous atteindre; des jugemens de Dieu qui sont terribles, des supplices de l'enfer qui sont éternels; cela est étonnant; mais encore, cela se conçoit; les hommes sont ainsi faits: un bien présent & dont ils jouissent fait sur leur esprit & sur leur cœur, des impressions plus fortes & plus puissantes qu'un mal à venir, & qu'ils ne voient que dans l'éloignement. Mais la mort dont je vous parle est une mort présente, & un jugement présent. Il y a plus, c'est un enfer présent, non-seulement vous êtes sur le bord de l'abîme, votre ame y est descendue, vous traînez l'enfer après vous.

L'enfer est appelé dans les Livres saints, *l'ombre de la mort*; & le péché qui tue notre ame, y est appelé très-souvent, la mort. L'enfer, dit là-dessus Saint Augustin, est donc comme l'ombre du péché, non-seulement parce que l'enfer n'est rien en comparaison du péché; mais encore parce que l'enfer suit le péché, comme l'ombre suit le

le corps ; c'est-à-dire, que partout où est le péché, là est l'enfer ; c'est-à-dire, que comme l'ombre est produite par le corps, ainsi l'enfer est produit par le péché ; c'est-à-dire enfin, qu'une ame en péché mortel, traîne l'enfer après elle, *umbra mortis*.

Qu'est-ce que l'enfer ? brûler éternellement ; cela est terrible : mais être éternellement séparé de Dieu, cela est infiniment plus terrible. Vous ne le pensez point ainsi, vous ne sauriez l'imaginer, vous n'en croyez rien. Ah ! si vous pouviez interroger une ame damnée, elle vous dirait que ce feu infernal dont le nôtre n'est qu'une très-foible image, n'est cependant rien lui-même, en comparaison du tourment que causent aux réprouvés leur séparation d'avec Dieu. Séparation éternelle, privation éternelle du souverain bien pour lequel on étoit fait, & que l'ame a perdu par sa faute. Voilà, mes Freres, voilà cette seconde mort, cette mort épouvantable, que le péché produit, & qui marche pour ainsi dire à sa suite.

La mort de notre ame est donc une es-
pece d'enfer ; elle en est au moins le com-
mencement, & nous trouvons dans un ca-
davre que l'on porte au tombeau, la vraie
image d'une ame que le péché a fait mou-
rir, & que les démons emportent dans les
enfes. Elle avance à grands pas vers cette
région ténébreuse ; il faut qu'elle y arrive
enfin, qu'elle y tombe, qu'elle y soit ense-

velie , à moins que Jésus-Christ ne la ressuscite , *efferebatur*.

Mais , pourquoi le dissimuler davantage ? C'est l'espérance de cette résurrection qui rassure le pécheur & le tranquillise dans son péché. Monsieur le Prédicateur , nous sommes d'accord : je crains l'enfer : je fais que le péché y conduit , & je pense tout comme vous , que la mort sans le péché , n'est point à craindre. La privation de la grace sanctifiante , l'image & le commencement de l'enfer , même une espece d'enfer anticipé , je vois tout cela dans une ame que le péché a fait mourir. Mais cette mort n'est pas sans remède ; je ressusciterai quand il me plaira. Je puis mourir à chaque instant , & mourir dans mon péché , cela est vrai ; mais je puis aussi , & je puis dans tous les tems ressusciter à la grace. Voilà ce qui me rassure ; & sans cela , quel est le Chrétien , quel est l'homme croyant un avenir , qui ne craignît infiniment plus le péché que toutes les morts ensemble ?

Mon cher Paroissien , je vous entends , quoique vous vous exprimiez très-mal. Vous ressusciterez quand il vous plaira ; cela n'est pas vrai , parce que vous ne pouvez pas vous ressusciter vous-mêmes. Mais vous espérez que Jésus-Christ , par sa miséricorde , rendra la vie à votre ame ; cette miséricorde vous est offerte , il ne tient qu'à vous d'en profiter ; c'est là ce que vous voulez

dire. Mais prenez garde, il y a bien de la différence entre la résurrection d'un homme mort, & la résurrection spirituelle d'une ame morte par le péché. Voyez ce qui arrive à l'égard du jeune homme dont il est parlé dans notre Évangile. Jésus-Christ s'approche, & il étend la main sur le cercueil, il fait arrêter ceux qui le portent; il dit au jeune homme de se lever, & il se leve à l'instant, la mort reconnoît la voix de son maître; elle lui obéit sans résistance.

Il n'en est pas de même, à beaucoup près, de la résurrection d'une ame que le péché a fait mourir; & vous fournissez vous-même, pécheur, toutes les preuves de cette différence. Jésus-Christ a fait, & il fait tous les jours à votre égard, soit par lui-même, soit par le ministère & la personne de ses Pasteurs, ce qu'il fit à l'égard de ce jeune homme. Il s'approche de vous par les secrettes inspirations de sa grace; il étend pour ainsi dire, la main sur le cercueil dans lequel votre ame est ensevelie; il crie aux porteurs de s'arrêter; & qui sont-ils ces porteurs? Ah, misérable! ce sont les différentes passions qui vous dominent, qui vous entraînent, qui portent votre ame au tombeau; c'est-à-dire, dans les enfers. L'ambition, l'avarice vous emportent, l'envie, la vengeance vous emportent; l'impudicité, le libertinage vous emportent, *efferebatur*. Jésus-Christ a beau crier, nous

avons beau crier par son ordre : arrêtez : avare , leve-toi ; impudique , levé-toi : *adolescens , tibi dico , surge*. Les bonnes pensées n'y font rien , les remords de la conscience n'y font rien , les exhortations les plus touchantes , les prières , les menaces , toutes les graces intérieures & extérieures sont également inutiles. Cette mort qui est le fruit du péché ; cette mort qui est le péché ; le péché , qui est cette mort , cette mort ne vous obéit pas comme l'autre , grand Dieu ! elle vous résiste opiniâtrément , & les passions , sans vous écouter , emportent cette ame malheureuse , *efferebatur*.

Je ne veux pas me convertir aujourd'hui , je le voudrai dans un autre tems. Qui est-ce qui vous l'a dit ? Cette volonté ne peut être l'effet que d'une grace particulière. Qui est-ce qui vous répond de cette grace ? personne. Mes Freres , écoutez-moi : Il y a deux choses certaines & dont nous ne pouvons pas douter. Il y a deux choses incertaines , & que nous ne pouvons point savoir , à moins que Dieu ne nous les révèle. Il est certain que nous mourrons ; & il est certain aussi que nous ressusciterons à la fin du monde. L'heure de notre mort est incertaine ; notre résurrection spirituelle ne l'est pas moins ; je veux dire que nous ne sommes jamais assurés de notre réconciliation avec Dieu , quand une fois nous avons eu le malheur de perdre sa grace.

Je mourrai , cela est certain ; il est certain que l'on dira quelque jour de moi comme des autres , un tel est mort. Je ressusciterai , c'est un article de ma foi , & la raison s'accorde là-dessus avec ma foi ; car l'homme tout entier ayant fait le bien ou le mal , il est raisonnable, il est juste que l'homme tout entier soit récompensé ou puni.

Mais quand , & comment est-ce que je mourrai ? sera-ce dans mon lit , après une longue maladie , pendant laquelle j'aurai eu tout le tems de mettre ordre aux affaires de ma conscience ? ou bien mourrai-je subitement au milieu de la plus parfaite santé ? Mourrai-je dans ma maison , dans le sein de ma famille ? ou mourrai-je dans un pays étranger , sans parens , sans amis , sans connoissances ? Mourrai-je dans peu ? ou si je vivrai encore long-tems ? Je n'en fais rien.

Lorsque j'ai commis tel & tel péché , j'ai perdu la vie de la grace. Voilà qui est certain. Je me suis repenti ensuite , j'en ai demandé pardon à Dieu , j'en ai fait , & j'en fais continuellement pénitence. Suis-je certain pour cela que mon ame est véritablement ressuscitée ? Non , pour perdre la grace , le pécheur n'a besoin que de lui-même ; pour la recouvrer , c'est tout différent , il faut que Dieu le prévienne , qu'il le relève , qu'il le ressuscite. M'a-t-il prévenu ? M'a-t-il relevé ? m'a-t-il ressuscité ? Je l'espère , & j'ai tout lieu de l'espérer ; mais je n'ai point là-dessus de certitude.

Je fais qu'il est bon, que ses miséricordes font infinies, qu'il se laisse toucher par les regrets, les gémissemens, les larmes des vrais pénitens. Je fais encore que je gémis, que je pleure, que je fais pénitence. Mais je ne suis pas certain que ma pénitence lui soit agréable. Il y a des pénitences fausses; il y a des prieres que Dieu n'écoute point; il y a des gémissemens & des larmes qu'il rejette, témoin le fameux Antiochus; & que fais-je si ma pénitence n'est pas semblable à la sienne? Espérer avec une tendre confiance, que Dieu m'a fait & qu'il me fera miséricorde, cela est très-bien; mais en être sûr, & n'avoir à cet égard, aucune inquiétude, ce seroit la plus orgueilleuse & la plus folle de toutes les présomptions.

Quoi! mon cher Paroissien, ceux qui, après avoir perdu l'innocence de leur baptême, ne fût-ce que par un seul péché mortel, font tous les efforts imaginables pour en obtenir le pardon, priant, jeûnant, veillant, couchant sur la dure, se condamnant eux-mêmes à toute sorte d'austérités, ceux-là, bien loin d'être assurés de leur résurrection spirituelle, ne cessent de la demander, craignant toujours de ne l'avoir point obtenue; & vous qui ne pensez à rien moins qu'à vous convertir, ou qui différez votre conversion d'une année à l'autre, vous avez la hardiesse de penser & de dire que vous vous convertirez, que vous ressusciterez à

la grace quand il vous plaira ! Vous poussez la présomption & la folie jusqu'à imaginer qu'après avoir croupi dans les plus honteuses habitudes, de manière que votre âme non-seulement est morte, mais ensevelie & toute puante, comme le corps du Lazare, il vous fera néanmoins aisé de revivre & de sortir de ce misérable tombeau ; comme s'il étoit aussi aisé de ressusciter qu'il est aisé de mourir ; comme si pour ressusciter vous n'aviez besoin que de vous-même. Grand Dieu ! que le pécheur est aveugle ! mais que nous sommes peu conséquens !

La mort, dont la seule idée nous fait frémir, n'est véritablement à craindre, de notre propre aveu, qu'à cause de la seconde mort qui précipite les pécheurs dans les abîmes éternels de l'enfer ; & nous courons à cette mort, nous nous jettons aveuglément dans ses bras, pendant que nous fuyons la première de toutes nos forces. Notre âme est immortelle, & nous la faisons mourir : notre corps est mortel, & nous mettons tout en œuvre pour le faire vivre.

Et bien, mes Freres, fuyez-donc la mort ; combattez avec elle de toutes vos forces, & disputez-lui le terrain aussi long-tems que vous le pourrez ; mais fuyez donc aussi le péché qui donne la mort à vos âmes. Veillez-donc, ah ! veillez du moins sur la vie de votre âme, avec autant de soin & de précaution

que vous veillez sur la vie de votre corps. Craignez, ah ! craignez au moins de pécher autant que vous craignez de mourir. Craignez cette seconde mort, cette mort terrible, en comparaison de laquelle l'autre n'est rien, & sans laquelle tout homme sage craindrait moins de mourir que de vivre. Mais enfin, voulez-vous, mes chers Paroissiens, éviter la seconde mort, & ne pas craindre la première? condamnez-vous dès-à présent à une troisième. Mourez au monde; mourez à vous-même, & vous ne craignez pas de mourir.

TROISIÈME RÉFLEXION.

CE troisième genre de mort consiste à être parfaitement détaché de toutes les choses du monde, & ne vous imaginez pas, mes chers Paroissiens, que ce détachement ne convienne qu'aux personnes religieuses. Jésus Christ parloit de tous les hommes, sans exception, quand il disoit : *Celui qui ne renonce pas à tout, ne sauroit être mon disciple.*

Est-ce que Jésus-Christ exige que le mari abandonne sa femme, & la femme son mari? que les peres abandonnent leurs enfans & ceux-ci leur pere? Exige-t-il que vous abandonniez vos biens, vos emplois, vos charges, votre état, & que vous vous dépouilliez réellement de tout ce que vous avez au monde? Non, puisqu'il a fait toutes

choses pour votre usage. Non, puisqu'il a créé tous les états, & distingué lui-même les conditions différentes. Non, puisqu'il y a des graces pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie.

Le renoncement qu'il demande est donc un renoncement de cœur. La mort naturelle, comme nous l'avons dit en commençant, sépare l'ame d'avec le corps; la mort du péché sépare notre ame d'avec Dieu; la mort au monde & à nous-mêmes, sépare notre cœur de toutes les créatures. C'est de cette dernière mort que parle l'Apôtre, quand il dit que nous devons user de ce monde, comme n'en usant pas; c'est-à-dire, en user extérieurement suivant les règles de la Providence; mais de manière que notre cœur ne s'y attache point, & que toutes les affections soient dans le ciel où est notre trésor, & où sont nos espérances.

Ce renoncement de cœur est comme l'abrégé de l'Évangile, & sans cela, nous ne sommes Chrétiens que de nom. Que faut-il faire pour être sauvé? renoncer au monde & à soi-même. Que faut-il faire encore? mourir au monde & à soi-même. Vous me ferez cent fois la même question, & cent fois je vous ferai la même réponse. Pouré quoi? Parce que pour être sauvé, il faut s'attacher à Dieu, & qu'il est impossible d'être en même-tems attaché à Dieu & au monde ou à soi-même. Nous n'avons

pas deux cœurs , comme nous n'avons pas deux âmes : nous n'en avons qu'un , & il est indivisible : quand bien même il pourroit se diviser , Dieu ne souffre point , & ne peut point souffrir de partage , parce que tout venant ne lui , tout doit nécessairement se rapporter à lui. Celui-là ne vous aime donc pas , ô mon Dieu ! qui aime quelque chose hors de vous , & autrement que par rapport à vous. Quiconque vous aime sincèrement est mort à l'égard de tout le reste , & quiconque n'est pas ainsi mort à tout , ne vous aime point.

Cette mort est difficile ; cette morale est dure , elle est effrayante : dites plutôt que cette mort est douce , que cette morale est le vrai , le seul secret de vivre heureux dans ce monde-ci , & d'être éternellement heureux dans l'autre. D'où viennent nos peines ? Quelle est la source de nos inquiétudes ? d'où naissent les épines de toute espèce qui nous environnent , nous piquent , nous blessent de mille manières ? nos desirs , nos affections , nos attaches pour les créatures : voilà quelle est la cause de tous les maux que nous souffrons ici-bas. Donnez-moi un homme dont le cœur soit absolument dégagé de tout , & qui n'aime rien excepté Dieu ; le voilà heureux : pourquoi ? parce qu'il ne tient à rien , & que ne tenant à rien , il est toujours prêt à se dépouiller sans peine

de tout ; parce qu'il est mort , & que les morts ne crient point , ne se plaignent point : ils ne s'effrayent pas , ils ne se troublent jamais ; ils sont muets & insensibles , quoi qu'on leur fasse.

Nos biens , notre famille , nos amis ; notre santé , notre réputation : c'est de là que viennent tous nos plaisirs ; mais c'est de là que viennent aussi toutes nos peines. Si notre cœur est véritablement détaché de toutes ces choses , nous vivrions sans douleur , nous serions heureux. Voyez-vous ce parfait chrétien qui vit dans l'abondance de toutes choses , qui jouit d'une brillante santé , que la gloire & les plaisirs environnent , mais qui est intérieurement détaché de tout ? Que fera-t-il ? que dira-t-il , si la Providence le dépouille subitement de tout ? Il n'ouvrira pas la bouche pour se plaindre ; il bénira le saint nom de Dieu ; il souffrira patiemment & sans dire mot , cette privation universelle. Et pourquoi ? parce que son cœur ne tient à rien. Celui qui n'est attaché à rien de ce qu'il possède , ne ressent pas plus de douleur quand on l'en dépouille , que si on lui ôtoit ses habits ; au lieu qu'un autre dont le cœur est fortement attaché aux créatures , jette les hauts cris , quand on le prive de ce qu'il aime , il est accablé de tristesse , il est dévoré de chagrin , il s'abandonne au désespoir ,

comme si on le dépouilloit de sa peau ;
comme si on arrachoit ses entrailles.

Nous vbyons tous les jours des personnes inconsolables , parce qu'elles ont perdu , celle là son fils , celle-ci son époux ou sa femme , d'autres leurs amis & leurs protecteurs , d'autres leurs biens , leur état , leur existence. Par-tout il y a des gens qui se plaignent , qui murmurent , qui pâtissent les uns d'une maniere , les autres d'une autre. D'où viennent leurs plaintes ? de leur sensibilité. D'où vient cette sensibilité ? de leur attaché pour les choses dont ils souffrent la privation. Quiconque n'est attaché à rien , souffre la privation de tout sans se plaindre. Détachez-vous de tout , mourez à tout , & vous ne serez affligé de rien. Celui qui est venu là , ne craint point la mort ; il la voit venir tranquillement : & quel mal peut-elle lui faire , elle le dépouillera de tout , cela est vrai ; mais ce dépouillement n'aura rien de douloureux pour lui , parce qu'il est mort au monde & à lui-même.

Voulez-vous , mon cher Paroissien , que la mort dans quelque tems qu'elle arrive vous trouve intrépide & invulnérable ? Faites dès à présent ce qu'elle fera un jour , elle vous dépouillera de vos biens & de votre propre chair ; elle vous séparera de vos parens & de vos amis ; détachez-en votre cœur ; quittez tout cela , renon-

cez-y d'avance , ne le voyez , n'en usez que comme un voyageur use en passant de ce qu'il rencontre sur sa route.

Que la mort est cruelle ! qu'elle est terrible pour quelqu'un dont le cœur est , pour ainsi dire , collé à la terre ! quels déchiremens ! quelles douleurs ! quelles angoisses ! quand on est forcé d'abandonner tout ce qu'on aime le plus. Je ne suis pas étonné , Madame , qu'attachez comme vous êtes au monde & à votre personne , l'image de la mort & de l'état où elle doit vous réduire , n'ait rien que d'effrayant & d'insupportable à vos yeux. Cette idole de chair que vous ornez avec tant de complaisance , que vous promenez avec tant d'orgueil , que vous entretenez à si grands frais , & avec tant de délicatesse , cette idole sera tout-à-coup renversée ; elle fourmillera de vers. La pourriture & les vers seront votre frisure ; la pourriture & les vers seront votre fard ; la pourriture & les vers seront vos pendans d'oreille , vos diamans & vos piergeries ; la pourriture & les vers succéderont enfin à ce que vous appelez les ris & les graces. Votre miroir ne vous dit rien de tout cela : je me trompe : il n'est pas de jour qu'il ne vous en , parle. Les efforts que vous faites pour retenir cette figure qui passe , ne vous disent-ils pas qu'elle passe ? que vous l'embrassez en vain & que vous ne tenez rien ?

Heureux donc celui qui parfaitement convaincu du néant des choses humaines n'est foncièrement attaché à quoi que ce soit ! il est à l'abri des chagrins, des inquiétudes, des soucis dévorans dont la plupart des hommes sont la victime : il est toujours prêt à faire, & il fait sans peine quand il le faut, le sacrifice de tous les biens, de tous les avantages dont il jouit ici bas, le sacrifice même de sa vie ; & il meurt avec d'autant plus de tranquillité, qu'il a conservé son ame pure en la tenant dégagé de tous les objets qui l'auroient souillée, qui l'auroient perdue, si elle avoit eut l'imprudence de s'y arrêter & d'y mettre ses affections.

Vous le voyez, mes Freres, vous le sentez : toutes nos misères, toutes nos iniquités, tous nos désordres ne viennent que de notre attachement aux créatures : nous péchons plus ou moins suivant que nous aimons plus ou moins le monde & ce qui est dans le monde. Si nous n'aimions rien de tout ce qui n'est pas Dieu ; si nous n'aimions rien que par rapport à Dieu, nous ne pécherions jamais. Que chacun de nous jette un coup d'œil sur toutes les années de sa vie. Qu'il repasse dans sa mémoire ses agrémens, ses erreurs, les travers dans lesquels il a donné, les fautes qu'il a commises, les péchés dont il s'est rendu coupable depuis sa

jeunesse : que de foiblesse ! quel aveuglement ! que de corruption ! que de malice ! mais quelle est la racine d'où sont sorties & d'où sortent encore tous les jours tant d'iniquités ? Notre attachement pour le monde & pour nous-mêmes. Otez cet attachement , & vous verrez disparaître tous vos défauts ; & vous aurez toutes les vertus. Mourez au monde , mourez à vous-même , & vous serez parfait : *Si vis perfectus esse , abnega te metipsum.*

Mais il en est à-peu-près de cette mort comme de la mort naturelle : on n'y arrive pas tout à coup. Nous vieillissons insensiblement & presque sans nous en apercevoir , d'un jour à l'autre , d'une année à l'autre. Ce misérable corps est semblable à un bâtiment qui se démolit peu à peu , aujourd'hui il tombe une pierre , demain deux , après-demain quatre. Les toits , les planchers , les murs se dégradent & se démolissent successivement. Il faut du tems aussi pour mourir au monde & à soi-même : l'on n'arrive pas tout d'un coup à la perfection. Aujourd'hui un sacrifice , demain un autre ; on renonce à certaines choses dans un tems , & à d'autres dans un autre.

C'est faute de raisonner , mon cher Paroissien , que vous ne vous laissez pas de chercher le bonheur sur la terre. Cent fois vous avez cru le tenir , & cent fois il

vous a échappé : n'importe , vous le cherchez , vous l'espérez toujours : vous comptez toujours sur les créatures & sur vous-même. Vous êtes semblable à un homme qui est emporté malgré lui par le courant d'un fleuve rapide : il tâche de saisir tout ce qu'il rencontre & à quoi il peut atteindre : mais en vain ; tout lui échappe. Ainsi cherchez-vous inutilement à vous reposer dans les créatures. Vous avez été , vous êtes , vous serez jusqu'à la fin la dupe de vos desirs , de vos efforts , de vos espérances ; & cependant le tems vous entraîne & vous porte dans les noirs abîmes de l'éternité.

Quiconque est capable d'approfondir cette réflexion & d'en sentir la solidité , prend enfin le parti de ne mettre sa confiance qu'en Dieu , de s'attacher à lui seul , & de mourir par conséquent à tout le reste. Qu'on le dépouille de ses biens , qu'il perde la santé , que ses amis l'abandonnent ; qu'il passe de l'abondance dans la misère la plus affreuse ; qu'il tombe de la gloire dans l'humiliation , de l'élévation dans la poussière ; rien ne l'ébranle , rien ne l'étonne , rien ne l'afflige , & pourquoi ? Parce qu'il ne tient à rien , parce qu'il est mort à tout. O la belle , ô la précieuse mort ! heureux celui qui travaille chaque jour à mourir ainsi ! Son ame libre & parfaitement dégagée de tou-

vés les affections terrestres par lesquelles nous tenons à notre prison comme par autant de liens, son ame libre envisagera sans émotion le moment où elle doit être séparée du monde & de tout ce qui est dans le monde.

Concluez donc de là, mes Freres, que le seul moyen de ne pas craindre la mort, c'est de mourir. De même que pour prévenir le jugement de Dieu, il faut se juger soi-même, ainsi l'on ne sçauroit mieux se préparer à la mort qu'en la prévenant, je veux dire en faisant d'avance ce qu'elle fera nécessairement un jour. Elle nous forcera bon-gré mal-gré que nous en ayons, à faire le sacrifice universel de tout ce que nous aimons sur la terre; il faut donc le faire dès aujourd'hui ce sacrifice, en détachant notre cœur de tout ce que nous avons de plus cher. La mort brisera tous les liens qui m'attachent à ce misérable corps; elle me l'arrachera, elle exercera sur tous mes membres une justice épouvantable: pas un cheveu de ma tête ne sera épargné; cet instrument d'iniquité sera mis en pieces; on le donnera à manger aux vers, la terre le dévorera, elle le digérera, il se changera en sa propre substance; il sera terre lui-même, voilà la fin. Et puisque cette fin est inévitable, il faut donc non-seulement s'y attendre & se résoudre à ce sacrifice, mais s'y

préparer : il faut apprêter la victime & la disposer à recevoir le dernier coup sans frémir.

Mais est-ce donc en s'attachant passionnément à tout , qu'on se dispose à tout quitter ? Est-ce en amassant des richesses , que l'on se dispose à rentrer nud dans le sein de cette mere commune d'où l'on est parti nud ? est-ce en bâtissant de belles maisons que l'on se dispose à descendre dans le tombeau ? est-ce en s'élevant aux honneurs , & en courant après la gloire de ce monde , que l'on se prépare à se cacher dans les ténèbres , & à s'ensevelir dans les entrailles de la terre. Se prépare-t-on à mourir enfin , en vivant comme si l'on ne devoit jamais mourir ?

Pauvres humains ! Jusqu'à quand nous cacherons-nous à nous-mêmes un objet que nous devrions avoir sans cesse devant les yeux ? jusqu'à quand détournerons-nous la tête pour ne pas voir cette mort qui vient à nous avec une prodigieuse rapidité ? Quelque éloignée qu'elle puisse être encore , elle vient , elle court , elle s'avance à pas de géant ; nous courons nous-mêmes au-devant d'elle ; & nous fermons les yeux pour ne pas la voir ? & nous voulons à peine souffrir qu'on nous en parle ! Prédicateurs , criez de toutes vos forces , rompez-vous les poumons , pour faire entendre à cet homme qu'il doit mourir ,

& que bientôt il mourra : quelle est sa réponse ? vous ne m'apprenez rien de nouveau ; je le dois , il faut que je meure. Vous le sçavez , misérable ? Eh ! à quoi paroît-il que vous le sçachiez ? N'est - ce pas là au contraire , la chose du monde que vous ignorez ce semble plus parfaitement , & sur laquelle vous avez le moins réfléchi ? mourir est un mot dont la signification paroît vous être inconnue. Vous dites , il faut mourir à peu-près comme certains oiseaux articulent machinalement certaines paroles. Vous dites , il faut mourir , & vous ne pensez à rien moins qu'à mourir : vous dites , il faut mourir , & vous ne songez qu'à vivre , & vous vivez comme s'il ne falloit pas mourir.

Mon cher Paroissien , écoutez - moi : quand vous dites ; il faut que je me lève , que je me couche , que je boive , que je mange , vous vous mettez en devoir de vous lever ou de vous coucher ; vous apprêtez ou vous faites apprêter quelque chose pour manger & pour boire. Quand vous dites : j'ai un voyage à faire , vous vous disposez à partir dans un certain tems , & ainsi de toutes les choses que vous avez à faire. Si , lorsque vous dites : il faut mourir , vous parliez sérieusement , si vous pensiez à ce que vous dites , n'agiriez-vous pas aussi en conséquence ? ne vous disposeriez-vous pas à mourir ?

Il faut mourir : Ah ! combien de choses font renfermées dans ces deux mots ! il faut mourir : c'est-à-dire , il faut me séparer à jamais de tout ce que j'aime & à quoi je suis si fort attaché ! Il faut mourir : c'est-à-dire , il faut renfermer entre quatre planches ce corps , ce petit corps , cette figure de boue qui a cinq ou six pieds de hauteur , & pour lequel néanmoins je ne trouve rien d'assez grand , rien d'assez beau , rien de trop magnifique. Un tombeau , quelle maison ! quel appartement ! quelle toilette ! quels meubles ! quel jardin ! quelles terres ! quel changement !

Ce petit corps autour duquel je rassemble tant que je puis , tout ce qui le met à son aise , tout ce qui le flatte , tout ce qu'il desire , & duquel j'éloigne avec tant de soin , ce qui le gêne , ce qui l'embarrasse , ce qui lui déplaît ; ce petit corps habitera bientôt avec les vers , les serpens , les crapauds , la pourriture.

Et de-là , que s'ensuit-il ? faut-il se dépouiller de tout sans attendre que la mort nous dépouille ? non : je l'ai dit & je le répète : usez de tout ; mais que votre cœur ne s'attache & ne tienne à rien ; vous souvenant que le tombeau est la seule chose qui vous appartienne , je veux dire la seule qu'on ne puisse pas vous disputer & qui ne puisse pas vous manquer. C'est là votre vrai héritage ; & à l'égard de tout le reste , vous

n'êtes que simple usufructier. Visitez vos terres ; promenez-vous dans vos jardins ; usez de tous les biens que la Providence vous a donnés ; mais visitez aussi quelquefois la maison de votre éternité ; promenez-vous quelquefois aussi dans ce tombeau, faites-en la revue, & dites aussi : voilà ma chambre, voilà mon lit, voilà mes meubles ; voilà comme je serai logé, nourri, servi, & le reste. Croyez - moi : vous ne visiterez jamais ainsi cette demeure ténébreuse, sans en devenir plus sage ; au lieu qu'en vous arrêtant à ce que vous possédez ici bas, vous ne devenez toujours que plus fou.

Quand un homme visite les différentes pièces de sa maison, il y trouve presque toujours quelque réparation, quelque embellissement, quelque nouvelle dépense à faire. Quand il fait la revue de ses possessions, il voudroit pouvoir les aggrandir ; quand il compte son argent, il voudroit en amasser davantage : il forme continuellement de nouveaux projets : c'est-à-dire, qu'il devient plus ambitieux, plus vain, plus avare, à mesure qu'il s'arrête à considérer ce qui fait l'objet de son ambition, de son avarice, & des autres passions qui le tourmentent. Mais quand il visite son tombeau, c'est tout autre chose. Là point d'embellissement à faire : là il n'est pas possible de s'aggrandir : là on ne peut ni s'élever, ni s'étendre, ni se distinguer des autres ; nous y sommes tous

égaux. Quoi de plus propre à rabattre notre orgueil, réprimer notre ambition, éteindre la soif des richesses, émousser pour ainsi dire la pointe de toutes les passions humaines.

A la bonne-heure : mais qu'importe que je sois dépouillé de tout, quand je n'aurai besoin de rien : qu'importe que mon corps soit livré à la pourriture, lorsque mon ame n'y fera plus ? vous avez raison ; votre ame n'y fera plus, & où sera-t-elle ? Eh ! voilà donc enfin & par-dessus tout, ce que cela signifie, il faut mourir ; c'est-à-dire, il faut paroître devant Dieu & lui rendre compte de ma vie. Il faut mourir ; c'est-à-dire, il faut subir un jugement qui décide de mon sort pour l'éternité. Mais si c'est-là ce que vous entendez, mon cher Paroissien, quand vous dites, il faut mourir ; quels arrangements, quelles mesures prenez-vous en conséquence ?

Un Courtisan qui s'attend chaque jour à recevoir une lettre de cachet, se dispose à partir au moment qu'on la lui présentera ; toutes les mesures sont prises, la voiture est prête. Qu'attendons-nous pour sortir de ce monde ? les ordres de la Providence. Qui est-ce qui nous les signifiera ? la mort. Quand viendra-t-elle ? peut-être demain, peut-être aujourd'hui, peut-être la nuit prochaine, nous n'en savons rien ; elle peut venir à toute heure. Qui est-ce qui est prêt à par-

tir ? qui est-ce qui ne demandera pas encore du tems , quoiqu'il en ait eu beaucoup plus qu'il ne devoit en attendre ? On nous a donné vingt ans ; on nous en a donné quarante & soixante ; nous voyons la mort aux pieds de notre lit , & nous demandons encore du tems ; & nous partons toujours plutôt que nous ne le voudrions , plutôt que nous ne pensions ; nous sommes fous.

Dissipez-donc , ô mon Dieu , ce charme diabolique qui nous aveugle , qui nous enforcele , en nous cachant la fragilité , la vanité , le néant de ce misérable monde , où nous croyons tenir quelque chose pendant que nous ne tenons rien , & où , par la plus étonnante de toutes les contradictions , nous craignons la mort , & ne craignons point ce pourquoi seul la mort est à craindre , je veux dire , le péché. Nous craignons la mort , & nous ne faisons rien de ce qu'il faudroit pour nous rassurer contr'elle , c'est-à-dire , que nous la craignons & ne la craignons pas tout ensemble.

Inspirez-moi donc à cet égard , ô Dieu juste & terrible dans vos jugemens , une crainte raisonnable & chrétienne. Que je craigne de mourir à cause du compte que je dois vous rendre ; afin que cette crainte conserve mon ame pure & toujours prête à vous être représentée : & parce que tous mes péchés viennent de mon attachement pour les créatures & pour moi-même ,

étouffez, Seigneur, anéantissez en moi toutes les affections, tous les desirs qui ne se rapportent point à vous. Que mon cœur se sépare dès à présent de tous les objets qui le retiennent, qui l'amollissent, qui le corrompent.

Que je me regarde désormais comme une victime sur laquelle la mort a le bras levé : que les richesses, les plaisirs & toute la gloire de ce monde, paroissent à mes yeux comme des fleurs, dont cette victime est couronnée. Que je ne perde jamais de vue le tombeau qui m'attend & dans lequel il me faudra bientôt descendre. Que j'y descende en esprit tous les jours de ma vie, pour me détacher de tout, pour mourir à tout, de sorte que la mort n'ait, pour ainsi dire, autre chose à faire qu'à démolir cette maison terrestre, d'où mon ame s'envole librement ; sans regret & avec une tendre confiance dans le sein de vos infinies miséricordes. Ainsi-soit-il.



POUR